



12

3 QUESTIONS À

Guillaume Toumanian

« Rester dans l'expression du vivant »

Artiste et fondateur du projet MENK

© Photo Aminata Boye.

Pourquoi avez-vous imaginé le projet MENK ?

J'avais ce projet en tête depuis une vingtaine d'années et c'est maintenant qu'il prend forme face à la nécessité de maintenir et de partager une culture ancestrale. Les notions de transversalité et de trajectoire sont au cœur du projet avec pour mission de favoriser les échanges artistiques dans le cadre d'un dispositif de résidences d'artistes et d'expositions en France et en Arménie. MENK, qui signifie « nous » en arménien, est pensé sur l'idée d'une identité plurielle, sur l'énergie créative des différents artistes d'origine arménienne, arméniens et non-arméniens, issus pour la plupart de la scène artistique contemporaine française.

À qui s'adresse-t-il et quels sont les artistes qui y participent ?

Il s'adresse à un large public et a vocation à développer des partenariats publics et privés en France et en Arménie. Les expositions, résidences et ateliers permettent de mettre en lumière des trajectoires d'artistes liées à la culture arménienne. Par exemple, deux artistes français basés à Berlin, Florence Obrecht et Axel Pahlavi, partiront en résidence au mois de mai en Arménie avec le soutien de l'Institut français à Erevan. L'an dernier, ce sont deux artistes arméniens Tigran Sahakyan et Arman Vahanyan qui étaient en résidence en France au CAC Landes. Pour l'exposition avec le Musée arménien de France, deux artistes arméniens sont invités : Sevak Grigoryan, sculpteur installé à Paris, et Harutyun Avakian, basé à Erevan.

Est-ce un projet culturel engagé, au vu de l'actualité ?

Malgré un contexte géopolitique très complexe, un des objectifs est de témoigner de la vitalité de la scène artistique arménienne contemporaine en Arménie. C'est important de le souligner car le contexte de diaspora a déplacé la culture arménienne dans d'autres pays depuis plus d'un siècle. L'exposition avec le Musée arménien de France en est l'exemple car nous portons un regard sur la culture arménienne regroupée dans une importante collection d'œuvres à Paris. De toute évidence, nous avons un devoir de mémoire mais nous avons surtout la volonté et la nécessité de rester dans l'expression du vivant.

PROPOS RECUEILLIS
 PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Génération résistante

C'est à cette drôle d'époque qu'Amélie Adamo réalise sa thèse sur la peinture figurative française des années 1980. Elle découvre alors la puissance formaliste de Stéphane Pencreac'h, le ténébrisme viscéral de Ronan Barrot, les subtiles paysages et déjeuners sur l'herbe d'Abel Pradalié, la fulgurance coloriste de Cristine Guinamand, le trait percutant de Raphaëlle Ricol, les gris troublants de Youcef Korichi, la mélancolie d'Iris Levasseur, la poésie symboliste de Simon Pasieka, l'imagerie ensorceleuse de Katia Bourdarel, autant de noms qui se retrouvent rassembler dans l'exposition du MO.CO. dont elle est la co-commissaire avec Numa Hambursin afin de démontrer, au travers d'un panorama à ce jour inédit dans un lieu muséal français, l'importance de ces peintres inclassables tant ils sont différents, éclectisme qui a sans doute contribué à la reconnaissance difficile d'une scène bien identifiée. Personne ou presque ne s'étant attaqué à réaliser un matériel critique concernant cette « génération résistante » selon l'expression de Numa Hambursin, pourtant traversée d'amitiés et de compagnonnages artistiques passionnants, sous le ciel d'ainés tutélaires (Vincent Bioulès, Jean-Michel Alberola, Marc Desgrandchamps, Djamel Tatah, Vladimir Veličković...).

Hybridation esthétique

« C'est le parti pris d'une peinture réaliste, humaniste, caractérisée par l'épaisseur du médium, le télescopage des écritures et l'hybridation des références. C'est cette physicalité, cette sensualité, ce désir de peindre qu'on a voulu faire ressentir » développe Amélie Adamo en soulignant la présence du tragique, de l'histoire, de la violence, de l'inconscient et du vertige des espaces. Ils sont la dernière génération de peintres avant l'arrivée du numérique, avant que les images n'envahissent nos cerveaux et nos rétines. Ils sont donc une génération de la fin d'une époque, profondément ancrée dans le récit mythique de la grande histoire de l'art liée à l'authentique pratique d'atelier mais forcément perturbée, voire mise en concurrence, par la fécondation de l'image rapide et facile, dénuée de chair. Ici se joue donc un combat de titans, celui du temps long contre le flash, celui de l'incarnation contre Second Life. À quoi bon peindre encore, puisque les nouveaux médias sont désormais l'avenir de l'art contemporain ? Ils sont donc la dernière génération pleinement érotique, pleinement tragique, pleinement christique. Celle qui a transmis la foi non négociable dans la peinture. « Ils puisent dans l'histoire de l'art sans limites, comme des autodidactes, le 19^e siècle l'emporte sur le 20^e siècle, Courbet sur Matisse. Ils sont baudelairiens » abonde Numa Hambursin. De son côté, Olivier Kaepelin, historien d'art et infatigable défenseur de la peinture voit en eux « un refus de l'embrigadement, d'une lecture univoque, caractérisé par des tableaux non statiques ». On plonge dans les perspectives sensuelles d'Abel Pradalié, dans l'imagerie foisonnante de Nazanin Pouyandeh, dans la spiritualité mordorée d'Axel Pahlavi, dans le souffle de Youcef Korichi, dans la dextérité de Till et Léopold Rabus, dans l'hyperréalisme de Thomas Lévy-Lasne. Sur le mur du fond de la plus grande salle, devant l'immense triptyque de Stéphane Pencreac'h sur les attentats de Charlie, les yeux se figent, happés par une déflagration émotionnelle. Chez Adrien Belgrand, Guillaume Bresson et Karine Rougier, de quelques années plus jeunes (nés en 1982), se lit déjà le glissement vers une esthétique différente. La virtuosité technique des deux premiers évoquant le défi de la peinture à l'hyper-minutie des images numériques, la poésie malicieuse de la troisième irriguant de fraîcheur une palette qui sera définitivement tournée vers des tons plus frais et un dessin du corps plus plat chez les 33 artistes émergents exposés au MO.CO Panacée (nés après 1990), dont les scènes domestiques ont abandonné la complexité formelle et la conscience politique de la génération précédente pour évoquer la froideur et la solitude de notre monde connecté, au risque que l'image peinte ressemble au *scroll* d'Instagram. Ici, Jean Claracq, Nathanaëlle Herbelin, Romain Ventura, Diane dal Pra et Myriam Haddad se démarquent par leur jouissance de la couleur ou leur délicate nostalgie, exploratrice de l'intime.

Certains commentateurs regrettent déjà une exposition trop foisonnante. Aurait-il fallu ne montrer que des pièces majeures ? Numa Hambursin assume le parti pris inverse à l'appui de la mise en lumière d'une scène entière, féconde et généreuse, encore incomprise, dont cette exposition permet d'en découvrir l'amplitude esthétique et dont le temps saura détacher les grandes figures qui apparaissent ici et en écrire l'histoire. Cette exposition démontre avec force que la peinture est signe des temps. Est-ce une coïncidence si elle fait son retour alors que les bouleversements du monde font rage ? En cela, par sa capacité à défier la marche de l'histoire, la peinture est bien immortelle.